

V^e Festival du cinéma canadien

Léo Bonneville

Number 50, October 1967

Le cinéma canadien I

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51697ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bonneville, L. (1967). V^e Festival du cinéma canadien. *Séquences*, (50), 32–38.

Ve festival du

CINÉMA CANADIEN

Léo Bonneville

C'était touchant ! Quand, le soir de la distribution des prix, le maître des cérémonies fit savoir que deux cinéastes (sur quatre) se partageaient le Grand Prix du 5e Festival du cinéma canadien, un des lauréats s'avança vers le micro. Papier en main et chat dans la gorge, il fit connaître à l'auditoire que, bien avant la publication du résultat, les concurrents avaient décidé de se partager tout simplement le Grand Prix de \$5,000. (1) Une dame près de moi versa un pleur; un jeune homme devant moi tira son mouchoir...

L'émotion passée, demandons-nous si cette décision des quatre concurrents n'est pas manifestement un soufflet à la face du jury.

(1) Pour être juste, il faut ajouter que Larry Kent a aussi reçu \$1,000 même sans concourir.

Car à quoi peut bien servir un jury si les concurrents ont déjà décidé à l'avance de se partager tout bonnement le "gâteau". Autant régler *nos* affaires entre nous, se sont sans doute dit les concurrents. Peu importe la valeur des films présentés; si un film est en compétition, il est bon. Donc, il mérite un prix. Syllogisme très pragmatique et presque irréfutable pour nos humbles cinéastes. C'est dire surtout qu'un tribunal devient superflu. À moins que les auteurs-concurrents en contestent la réelle compétence.

Justement, après la publication complète des lauréats, plusieurs critiques stupéfiés n'hésitèrent pas à écrire que le verdict les surprenait et rendait douteux le jugement des jurés. Un critique de Montréal alla même jusqu'à coiffer un long article d'un titre accusateur : "Un prix

qui met en doute tous les autres". (Le Petit Journal) Si un autre critique, après être "mort d'ennui", vit dans ce résultat le triomphe d'une certaine école, on peut aussi se demander si le tape-à-l'oeil virulent, le magma imaginaire, l'incohérence des propos sont les nouveaux critères des films de qualité. Bref, le jury s'est-il laissé *endormir* par de la pellicule impénitente ?

Tout cela ne prouve-t-il pas une fois de plus la vanité et l'inutilité d'un festival du cinéma canadien. Les concurrents semblent l'affirmer par leur comportement; le jury semble le prouver par son verdict.

Mais, en fin de compte, l'important, ce sont les films. Le reste relève trop souvent du jeu des coulisses quand ce n'est pas des mouvements de la combine. Empressons-nous donc de parler des films.

Les quatre films présentés au cours du Festival du cinéma canadien affirment des traits communs. Ce sont des films en noir et blanc, à budget réduit; les quatre actions se déroulent entre le Québec et l'Ontario; deux films relèvent sommairement du cinématémoignage ou cinéma-témoignage et les deux autres du cinéma de fiction. Fiction tirée toutefois de la réalité québécoise. C'est dire que ces derniers films font appel à des artistes; les deux autres se contentent de filmer les événements directement.



Il ne faut pas mourir pour ça,
de Jean-Pierre Lefebvre

Mais il va sans dire que chacun a ses caractéristiques propres qu'il nous faut examiner.

* * *

Avec *Il ne faut pas mourir pour ça*, Jean-Pierre Lefebvre s'éloigne des "jeux" du *Révolutionnaire*. Non que son dernier film n'ait pas ses moments de gaminerie, mais on remarque une tentative pour situer un personnage et le regarder vivre. Personnage équivoque — dont l'âge paraît peu convenir à ses occupations et à ses propos — qui évolue avec une désinvolture qui agace. Renonçant sans doute à la dramatisation, l'auteur accumule des scènes qui se juxtaposent et essaient d'alimenter une existence. Les liens sont ténus et le va-et-vient du pro-

tagoniste, s'il ajoute au pittoresque, ne contribue pas tellement à l'approfondir. Ce qu'on peut reprocher le plus à l'auteur, c'est de ne pas nous donner l'impression que ses personnages vivent intérieurement. Ils sont là, ils bougent, ils parlent mais on sent trop que c'est l'auteur qui les fait bouger, parler. En somme, ils nous paraissent assez superficiels. Si l'auteur, par un rythme volontairement lent, cherche à nous faire pénétrer dans un monde où le faux dissimule l'essentiel et où le langage même sert de masque, il ne réussit pas à maintenir l'intérêt. C'est que la lâcheté de l'intrigue (pour ne pas dire l'absence d'intrigue) donne au film une impression de laisser-aller. Bien sûr, l'auteur éprouve de la tendresse pour ses personnages, il s'attarde sur eux (quand il ne les perd pas!) et les enveloppe d'attentions. Mais le malaise vient de ce que le film ne paraît pas "fini" ... C'est peut-être pour une autre fois...

Entre la Mer et l'eau douce est le premier long métrage signé par Michel Brault. Personne ne conteste la qualité de cameraman de Michel Brault. Mais ici Brault est devenu lui-même réalisateur. Son film tente de nous raconter les aventures (sentimentales!) d'un garçon de la campagne qui vient s'installer dans la métropole. Le film est donc fait de différents événements qui tissent les déplace-

ments du jeune homme. Récit qui aurait pu être captivant mais qui tourne aux plans interminables et au bavardage. S'il était prometteur de saisir les moments de la vie d'un homme en "exil", il ne fallait pas les alourdir au point d'ennuyer le spectateur. Interminable séquence de la conversation dans l'escalier entre le garçon et la serveuse! Vraiment l'auteur n'a pas su mener son récit pour donner vie à une aventure révélatrice. Pourtant ce n'est pas le réalisme des scènes qui fait défaut, ni la lourdeur des propos, hélas! On doit même se demander comment il se fait que cinq personnes mises ensemble (y compris des écrivains) aient fait surgir des dialogues aussi pesants et aussi vains. On fait fausse route si on croit que le réalisme consiste à enregistrer toutes les trivialités de la rue. On aurait cru qu'un poète de l'image comme Michel Brault eût un goût plus sûr du verbe. Son désir sans doute d'être près de ses personnage lui fait abuser des dialogues grossiers. Et si on ne rit au cinéma que parce que les personnages parlent crûment, le réalisateur fait piètre figure de cinéaste.

Ce qui manque le plus à ce film, c'est une respiration rythmique qui l'aurait rendu tonifiant. C'est encore beau que Geneviève Bujold ne soit pas plus mauvaise dans ce rôle ingrat où elle semble livrée à

elle-même. Les intentions de Michel Brault réalisateur ne dépassent pas ici les belles images de Michel Brault ex-cameraman.

Le Règne du jour est le seul film du Festival canadien à ne pas recevoir de prix. Pourtant, c'est le film qui a été le plus applaudi par les festivaliers de Montréal. Délire qui contrastait avec l'attitude des critiques de Cannes qui quittaient la salle sans cesse. À la fin, il ne restait que ceux qui avaient au moins une connaissance du français (?).

Attitudes instructives. Comment se fait-il que, d'une part, un film fasse l'unanimité d'un peuple et, d'autre part, "décourage" les critiques du monde entier. Pour expliquer cette double attitude, il faut savoir que ce qui compte avant tout chez Perrault, c'est la parole. Or la parole est un moyen de communication limité. Limité à ceux

qui connaissent la langue. En somme, Perrault pourrait avoir pour devise : *In principio erat verbum*. Pour Perrault, ce qui compte, c'est donc la parole. Ça d'abord et avant tout. Et l'image alors ? Elle n'est qu'un "support" mais un support nécessaire de la parole. En somme, le cinéma de Perrault est le cinéma le plus révolutionnaire qui soit : celui qui vient presque contredire le cinéma. Un Perrault aurait été impensable au temps du muet. Car ce qui compte encore chez Perrault, c'est moins ce que nous voyons que ce qu'on dit. Par exemple, dans la scène de la saignée du cochon, ce n'est pas l'image qui fascine le spectateur mais la parole qui maintient l'échange avec l'auditeur. La parole avant toute chose... Est-ce pour cela que souvent les cadrages sont négligés, que le montage fait preuve parfois de simplisme — quand hélas ! il ne frôle

Photo
de
tournage
du
**Règne
du
jour,**
de
Pierre
Perrault



pas l'égarément — que le film — tributaire de la parole toujours — se fait prolix? ... Perrault, c'est la parole à la recherche du cinéma.

Mais le "don" de Perrault, c'est de "donner" la parole à des gens sympathiques. Ceux qui parlent, par leur simplicité, leur spontanéité, leur naïveté même, ont quelque chose du bon peuple de chez nous. De ce peuple "conservé", sans apprêts, sans complication, têtu, tenace, franc... Et cela, un peuple qui n'a pas honte de ses origines, le reconnaît d'emblée. Qu'importe alors que les "personnages" (ce mot convient ici aussi mal que le mot "acteur") ne savent plus quand s'arrêter (et l'auteur aussi), que les travaux de la mise à mort du cochon français (et aussi du cochon canadien) soient interminables... Une fois la sympathie établie, tout est permis, on peut tout pardonner aux personnages et à l'auteur.

C'est admettre aussi qu'il faut être en "empathie" avec le monde du *Règne du jour* pour pouvoir s'intéresser aux déplacements des voyageurs de l'Île-aux-Coudres. Canadiens et Français ont alors les mêmes fibres pour communier aux propos et aux recherches des Tremblay... Mais les autres?... Pourquoi les autres, si Pierre Perrault nous donne ici tout un peuple qui participe à un même retour aux

sources? Et cela aurait bien valu une petite mention de la part du jury du 5e Festival du cinéma canadien. Nihil. Absolument rien. (2)

Avec *Warrendale*, nous ne quittons pas la vérité mais nous allons au coeur d'elle-même. Ici, l'image reprend tous ses droits. Et sans elle, c'est-à-dire sans sa part primordiale, *Warrendale* perdrait toute sa puissante émotive.

Car *Warrendale* nous transporte dans une résidence où des jeunes souffrent de troubles émotifs. Troubles émotifs qui se manifestent de diverses façons suivant l'âge et le sexe des jeunes "impatients".

En allant dans cette banlieue de Toronto passer un certain temps avec ces jeunes, Allan King a voulu, non pas les regarder vivre, mais vivre vraiment avec eux. C'est ainsi que progressivement l'univers du cinéma et ses curieuses machines est entré dans le petit monde des résidents de *Warrendale*. C'est pourquoi, la caméra, le magnétophone, les lampes d'éclairage, sont devenus des objets familiers. Le film a pu alors conserver sa fraîcheur, sa spontanéité, sa vérité. Car c'est une cruelle vérité qui hante les spectateurs angoissés de *War-*

(2) Si. J'oubliais les "conseils abondants" du Jury de la Critique. Dont acte.



Warrendale, d'Allan King

rendale. Voici des jeunes touchés dans l'intime d'eux-mêmes et réagissant avec une sincérité troublante. Chacun est là avec son "moi". Qu'un contact survienne et c'est soudain la révélation la plus bouleversante qui surgit. Monde impénétrable parce que le plus personnel et qui devient tout à coup perceptible pour les spectateurs attentifs que nous sommes. Non, nous ne sommes pas ici des voyeurs parce que nous n'attendons rien qui viole la personnalité déjà brisée de ces jeunes. Mais devant les manifestations qui surviennent, par lesquelles les jeunes s'affirment tels qu'ils sont, avec leurs colères souveraines, leurs crises subites, leurs emportements illimités, leurs affrontements démesurés, le specta-

teur reste atterré et touché au plus profond de lui-même. Car ce ne sont pas des marionnettes qui sont devant lui. Et ce qui s'y passe est aussi authentique que si cela se déroulait dans sa propre maison. Le talent d'Allan King, c'est de nous faire prendre contact avec ce monde sans soleil affectif, de nous faire connaître ses réactions aussi inattendues que violentes. Ainsi, rien de plus bouleversant que les suites de la mort (réelle) de la cuisinière de ces enfants. Ici, impossible de ne pas être troublé, de ne pas être atteint jusqu'au plus intime par ce qui se déroule sous nos yeux. Des jeunes viennent d'être amputés d'un être très cher qui leur apportait plus que leur pain quotidien, leur ration d'affection journalière.

Quelle angoisse, quel choc, quelle tragédie causée par ce départ soudain auquel aucun des enfants n'était préparé. Ce rendez-vous avec la mort a quelque chose d'implacable.

Warrendale, par son approche d'un milieu particulier — quelle patience pour les auteurs du film — par son respect des êtres blessés, par sa discrétion à restituer la peine des jeunes, reste le document le plus poignant qui soit. Nulle fiction ne pourra nous donner une vision aussi juste de la solitude de jeunes traqués dans leurs sentiments intimes. Le combat des jeunes contre les coups de la douleur nous laisse pantois. Et les monteurs ont beau tout faire — mais vraiment tout — pour maîtriser cette douleur trop éclatante, ils demeurent souvent les vaincus d'une lutte dont la paix et la quiétude sont l'aboutissement final.

Jamais donc un film ne nous aura fait sonder l'abîme profond de certains jeunes gens au seuil craquelé de la vie. *Warrendale* est un document unique, un constat déchirant... Des jeunes se débattent dans l'abîme de leur cœur. On comprend

que ce film n'est pas pour un public trop sensible⁽¹⁾. Qui pourra supporter honorablement le duel de ces préadolescents avec la douleur? Mais ajoutons aussi que ce film d'une chaleur humaine généreuse nous réconcilie avec le cinéma, image des hommes. *Warrendale* est sans aucun doute le film le plus humain, donc le plus beau que le cinéma canadien nous ait donné. Bravo, Allan King!

* * *

Warrendale peut atteindre les auditoriums du monde entier. Partout où il y a des hommes pour s'intéresser aux êtres de douleur, *Warrendale* peut être compris et aimé. C'est dire que le cinéma canadien va s'affirmer, qu'il va atteindre une audience universelle. Il fallait voir l'accueil enthousiaste que lui a accordé la critique du monde entier. *Warrendale* va peut-être placer le cinéma canadien sur la carte mondiale du film de long métrage. Et que vive le cinéma canadien!

(1) Effectivement, le film vient d'être interdit au Manitoba mais pour des raisons de langage. Assimiler *Warrendale* d'Allan King à *Ulysses* de Joseph Strick est de la pire grossièreté.

Pour vos livres de cinéma

1474, rue Maisonneuve, Montréal 24